

LE TESTAMENT DE VÉNUS

2006

2002, (aujourd'hui le 12 juillet).

Chaque cahier comptant cent pages et restant au soussigné soixante-trois jours d'ici le 13 septembre, c'est au rythme de cinq pages quotidiennes qu'il lui faudra tester. Squattant depuis quinze ans une ancienne tannerie, mais ne manquant de rien pour qui sait se passer d'à peu près tout, le soussigné s'est toujours maintenu propre par le soin scrupuleux de sa personne physique et morale, comme fidèle à ses principes (mains terreuses, bouteille ouverte et franc-parler), tous les problèmes ayant trouvé leur solution, jusqu'aux grands froids vaincus, cela sans l'aide de quiconque - pour ne rien dire des tracasseries à rallonge de la gendarmerie et des courageux anonymes qui la renseignent. Généralement tenu pour fou, ou dangereux (ou fou dangereux), mais devenu par ironie cours des choses l'unique vraie célébrité du canton (voir les prospectus bleu moche du syndicat d'initiative de Presques), le soussigné a décidé de ne laisser à personne le soin de tester à sa place. Ne disposant en fait de biens que du souvenir de ce qu'il a vécu - auquel s'ajoutent les pensées dédiées à ce qu'il n'a pas vécu, quelque désir qu'il en ait eu -, le soussigné testera donc pour les esprits, gens d'art, et autres djinns en chair, réfugiés comme lui dans les recoins de l'époque, laquelle, bien qu'éprise de non-vieillesse, cultive mieux la mort que la vie. Lucie Fayard, mère du soussigné, naquit à Nuit-sur-l'Ire en 30, moulin du Coude, fille d'André, meunier, et de Lisette, morte en couches. Son frère Etienne (surnommé Crochet à cause d'une malformation de naissance de la main droite, qui pendait comme morte) allait alors sur ses cinq ans. Dix-huit ans plus tard, faute d'un fils à deux vraies mains, le père, approchant les cinquante, prit un ouvrier pour l'aider à la tâche, un marocain, fils d'un berger qu'on avait fait venir en 1916 avec une dizaine d'autres pour suppléer durant la guerre, dans le canton. Et cela fit du bruit, dit au soussigné la mère du soussigné, parce que les gens ne voulaient pas entendre parler de farine bougnoule. Toujours quelqu'un pour lâcher le mot, surtout les hommes, dès que le vin coulait, porte close, sans jamais leur écorcher la langue, ni leur couper la soif. Accoudés qu'ils étaient à la table, hochant comme les bSufs leur front carré luisant de sueur, ils piquaient au mot «bougnoule» de leur gros pif rouge informe d'où buissonnaient deux touffes de poils dans leur verre levé à bout de patte épaisse, et soupiraient à qui le plus entre deux lampées. Et c'était ça, nos hommes, dit la mère du soussigné, et pas un seul d'entre eux pour le lui dire en face quand ils nous débarquaient avec leur blé à moudre. Ils lui tendaient deux doigts à serrer en vitesse sans même le regarder, puis le laissaient charrier leurs sacs tandis qu'ils entraient boire. Et je les voyais compter les mouches chaque fois que le père disait en le montrant à travers la fenêtre : «On pourra dire ce qu'on veut mais c'est dur à la tâche ces gars-là». Et tantôt l'un ou l'autre lâchait alors : «Il n'y a donc point de travail chez eux ?», tandis que j'attendais en me dandinant qu'ils aient vidé leurs verres pour resservir le coup. Et gros pif : «On n'est pas venus pour boire, tout de même.» Et le père : «On boit pas, on cause. Remets-nous ça, Lucette.» Non, dit sa mère au soussigné, il n'y en avait pas un pour l'ouvrir devant lui, qui se jetait l'un après l'autre les dix sacs de cinquante sur l'épaule en chantonnant cette sorte d'air sans air dont il avait le tic, comme d'autres crachent dans la poussière ou font claquer leur langue ou jurent ou frappent dans leurs mains. Il n'y avait qu'à le voir faire pour comprendre qu'aucun d'eux, tout coriaces qu'ils étaient, élevés à coups de courroies d'attelage et de corvées de fumier, n'aurait été de taille à lui tenir tête dans une bagarre. Et le sourire qui ne le quittait jamais les inquiétait comme une carabine chargée entre les mains d'un gosse. Et c'est ainsi que je le voyais, dit la mère du soussigné : tout en sourire et force, quand je le regardais à travers la fenêtre en attendant de remplir leurs verres. Devenant de plus en plus femme à mesure qu'ils buvaient et discutaient entre hommes (si on peut appeler une discussion cette suite de phrases toutes faites, inlassablement répétées), le corps tout débordé de mes robes de gamine, je pensais : «Bougnoule bougnoule» - comme si ç'avait été : «Bouge roule». Lui tellement bougnoule, eux tellement pifs et poils, à gober le vin comme ils le pisseraient, un seul et même tuyau du gosier à l'entrejambes, qui me regardaient remplir leurs verres comme si j'avais

été ma propre mère, et qui disaient au père : «Sa mère», en me désignant du pouce, pour ne pas avoir à lui dire : «Ta femme», ou : «Ta défunte». Et je pensais dans ma robe trop étroite : Les fils rances et blindés comme les pères, quelle malchance d'être née fille, leur viande sur mes seins, leur haleine sur ma bouche, et alors je serai tout à fait devenue ma propre mère, dans mes hanches larges sous mon tablier large, comptant les mois et les verres, les sales mots d'hommes à pifs et poils et les soupirs, tandis qu'ailleurs, (où ça ?), la vie bougnoulera sans moi. Puis vint le jour, dit la mère du soussigné, où le père me dit de prendre pour moi les affaires de ma mère qu'il avait conservées dans l'armoire de leur chambre, demeurée jusqu'alors interdite à double tour. Et de les voir pendues comme ça l'une après l'autre, dans l'odeur vieille, moitié camphre, moitié draps sales, je voyais d'un seul coup d'Sil pendue quinze fois ma mère que je n'avais jamais vue, et moi pendue dans chacune des robes, devenue déjà presque morte avant d'avoir vécu, sautant de mes robes de gamine à ma tenue de lit de mort, du trop étroit au trop large, sans m'être jamais vue autrement que gamine ou vieille dans le regard d'un homme. Alors la mère du soussigné dit à son père qu'elle voulait s'acheter une robe avec le billet qu'il pourrait lui donner, la foire étant proche (demande que le père la défia de redire un peu pour voir, ce qu'elle n'osa pas, mais que le père redit un peu pour voir à sa place). Il tempêta que lui vivant il n'y aurait pas plus de billet que de foire, et que si une robe avait fait pour son épouse, elle ferait également pour sa fille. «A moins, dit-il, que tu ne t'estimes supérieure à celle qui t'a mise au monde au prix de sa propre vie ?» - A quoi la mère du soussigné ne répondit rien. «Quand je pense, dit encore le meunier à sa fille, au genre de femme qu'était ta mère, vaillante du matin au soir, toujours inquiète des gens, connaissant sur les doigts le prénom des gosses et les tracas de famille - à preuve qu'ils étaient deux cent quatorze à ses funérailles, ainsi que l'atteste le registre, veux-tu le voir ? Avec ça qu'elle était d'une droiture. Bien des têtes ont tourné lorsqu'elle était jeune fille. Mais elle me voulait moi, et point le garçon des Baux (qui lui venait pourtant avec dieu sait combien d'hectares et ses étables pleines), moi et point d'autre, moi le fils de meunier, parce que c'était comme ça, et elle n'a jamais voulu en démordre. Son père cherchait après moi dans tout le village avec des yeux qui n'incitaient guère, et quand il m'eut trouvé, il me dit devant témoins qu'il ne voudrait pas de moi pour décrotter le cul de ses vaches. Il ne s'agit pas de vos vaches, j'ai dit, mais de votre fille. Et elle n'aurait jamais voulu d'un autre. Pas plus que la nature ne les a dotées de quatre mains ou quatre jambes, les femmes ne sont faites pour aimer un homme et en épouser un autre. Et lorsque nous avons été mariés, elle s'est contentée d'être heureuse. Voilà le genre de femme qu'était ta mère.» Et la mère du soussigné : «Mais je ne veux pas déjà que tu me prennes pour elle, et je ne sais pas du tout ce que tu penses de moi - n'ai-je pas tué ta femme ?» Et lui : «Tu es ma fille et la fille de ma défunte, Dieu donne et prend, l'homme trime, les filles jacassent et rêvent de robes neuves, rien de neuf sous le soleil d'après moi.» Et elle : «Je suis malheureuse.» Et lui : «Ta mère n'aurait jamais dit ça, elle.» Pas de robe et pas de foire, donc, à ce qu'elle lui dit, ne voulant pas se montrer dans une robe-tablier grise à petits motifs - qu'elle appelait un «sac à vieille» quand elle était d'humeur à rire de ses misères passées. (Et le Crochet pour frère, par-dessus le marché.) Devenu Artiste Général (par le long et sinueux sentier qu'on verra), le soussigné a gouaché la si jeune fille en forme de femme dans les habits de vieille que sa mère avait choisi de porter aussitôt que mariée, comme si elle avait su sa mort assez proche pour se déguiser en vieille, ainsi qu'à l'époque nombre de femmes portant été comme hiver le deuil de leur jeunesse. D'après les photos qu'il conserve et n'a jamais quittées, le soussigné peut témoigner que sa mère était alors d'une grande beauté, et qu'elle est demeurée, des années après l'avoir enfanté, la femme telle que peinte, faite au moule et pour durer. Chacune de ces gouaches fut mise en regard d'une des trop rares photos, ou de sa recopie sur calque (la photographie parlant de la femme, et la peinture de l'amour filial - du reste, les gouaches vêtent la mère du soussigné de couleurs vives, comme l'exigent sa jeunesse et sa virginité d'alors). Crochet, le frère, avait à l'époque vingt-deux ans, étant par conséquent majeur et de plus

préposé, placé par le maire auprès du canton, où on le payait en dépit de sa main droite. Il quittait le moulin à l'aube pour revenir le soir, plus soûl que fourbu, ne faisant guère que flicailler de ci de là, et têter le jus de la treille. La nuit tombée, il guignait sa propre sSur à sa toilette depuis le vieux saule qui donnait sur sa chambre, usant tout bonnement d'une échelle pour y grimper, et s'esquintait les yeux jusqu'à ce qu'elle ait soufflé sa lampe. La chose dura tant qu'elle dura. Bougnoule un soir piqua l'échelle, et le Crochet, ayant la trouille de sauter, resta perché (aimait à raconter la mère du soussigné chaque année à même date, savoir la veille de Toussaint, le jour qu'il avait dû passer la nuit dans l'arbre par vent frisquet). Quand le père le vit là-haut, il lui demanda ce qu'il y faisait, et Crochet dit qu'il avait dû y monter en dormant, comme il l'avait lu dans un livre. Quand le père lui demanda dans quel livre, il dit qu'il ne se souvenait pas du titre. Quand le père lui demanda s'il se souvenait d'avoir été un âne dans une vie antérieure, il dit que non. Alors le père dit qu'il en était donc un dans cette vie-ci, et là Crochet ne dit plus rien. Fameuse rigolade, disait la mère du soussigné, mais quand Bougnoule lui avoua pour l'échelle, et lui dit qu'il avait repéré de longue date le manège du Crochet, elle dit à son tour (parlant comme souvent trop vite, en gamine étourdie) qu'il y avait quelque temps qu'elle se savait épiée, mais qu'elle ne pensait pas que c'était par son frère. Et j'ai d'un coup rougi, dit-elle, et lui m'a regardée rougir. Puis il a regardé ma robe et il a dit : «Peut-être qu'il y avait quelqu'un d'autre.» Toute rouge dans ma robe-tablier grise à petits motifs, j'ai regardé son sourire et il a dit : «Peut-être que lui aussi t'a trouvée jolie.» Sa main est montée lentement dans la lumière, elle a ramené une mèche derrière mon oreille, il a dit que j'étais une femme, et c'est comme ça que je le suis devenue. L'Artiste Général soussigné a fait quatre dessins de l'événement sur quatre bouts de toile de sac cousus à une robe grise trouvée en décharge. Le premier dessin montre le pouce et l'index pinçant la mèche, le deuxième une oreille, le troisième une bouche qui sourit, le quatrième un Sil rouge. La robe n'est pas faite pour être portée mais pendue à côté des autres, chacune étant cousue de l'intérieur avec autant de feuilles que de surface contenant les paroles et les gestes (de la sorte dissimulés par la robe comme l'était la mère pudique du soussigné), écrits serrés (comme ils l'étaient l'un l'autre), ainsi que peu lisibles (figurant les chuchotements des enlacés sur les sacs de farine). Les semaines passèrent, dit la mère du soussigné, sans avoir l'air de semaines, et les jours comme autant de dimanches à la suite, avec ce rendez-vous du soir. Dès que le père quittait le moulin pour le club des gros pifs au café du petit pont, je courais le rejoindre parmi les sacs, dans la lumière poussiéreuse et le tintamarre de l'Ire et de la meule, pressé mais lent, avec ses mots bougnoules et son corps d'ouvrier. Nous ne pensions à rien, seuls au sein du vacarme et du grain tiède, jusqu'à ce que je m'avise de penser de nouveau, puis que j'y pense pour de bon, mais trop tard, et cela faisait deux mois déjà, le temps que je lui dise. Alors il est allé trouver le père, dit la mère du soussigné, il a posé son fusil de chasse sur la table, et il a dit : «Tuez-moi, patron, ou donnez-moi ce que je vous demande.» Et le père : «Ne me dis pas que tu veux davantage que ce que je te donne déjà ?» Et lui : «Je ne dis pas ça, patron.» Et le père : «Que tu le dises ou non n'y changera rien, vu que tu me coûtes déjà plus que je ne gagne moi-même.» Et lui : «Ce n'est pas une question d'argent, patron.» Et le père : «La chambre est saine et tu as ton dimanche.» Et lui : «Nous ne parlons pas de ça, patron.» Et le père : «De ça ni de rien qui vaille d'user sa salive, range-moi ce fusil et file te coucher.» Et lui : «Tuez-moi, patron, allez-y, tirez.» Et le père : «Casse-moi ce fusil.» Et lui : «C'est au sujet de Lucie, patron.» Après quoi, ils parlèrent une paire d'heures, assis de part et d'autre de la table, le fusil chargé posé entre eux comme une barrière. Debout dans la cour obscure, elle les regardait dans la nuit calme parler de l'autre côté de la fenêtre, effrayants de calme, décider calmement de sa vie (et racontant cela, la mère du soussigné semblait elle-même excessivement calme). Le premier à se lever fut le père (pense plausible le soussigné), ouvrant calmement la fenêtre avant d'aller se rasseoir. Il ne se passa d'un coup plus rien, une minute fila, silencieuse. L'autre, arabe musculeux sculpté dans un tronc de chêne, fixait ses mains jointes sur la table, bois sur bois, posé sous le regard du père. La mère du soussigné les regardait tour à tour, sans trop savoir s'ils savaient où et comme elle se tenait : debout dehors le souffle

court dans sa robe-tablier grise à petits motifs, à deux enjambées de la fenêtre, attendant sans attendre, présente et non, elle et déjà beaucoup plus qu'elle, débordant non plus de ses robes de gamine mais de sa propre peau, débordée par l'homme et par l'enfant, se cherchant elle dans elle, sac de peau, robe, souffle, dans tous les recoins d'elle, regardant depuis la nuit calme son avenir posé sur la table entre les deux hommes comme le fusil chargé, présence déplacée. Lorsqu'il reprit la parole, la mère du soussigné ne sut d'abord pas lequel des deux hommes parlait, comme si c'était un troisième qu'elle ne connaissait pas. À sa façon de se racler la gorge, elle reconnut néanmoins le père, mais ce n'était pas lui, c'était un autre père, ou bien c'était qu'il lui parlait non pas comme un père à sa fille, mais comme un homme à une femme, ainsi que peut-être il parlait à son épouse avant qu'elle ne meure (avant la naissance de leur fille), redonnant vie à l'une pour mieux l'ôter à l'autre, avec sa voix plus lisse plus calme plus forte, et des mots que la mère du soussigné ne lui connaissait pas. Comme s'il s'adressait au fusil posé devant lui, le père dit (calmement) à la mère du soussigné que sa fille avait eu jadis le pouvoir de le mettre en colère, mais que, n'ayant désormais plus de fille (en tout cas ce qu'un père est en droit d'attendre de cette sorte de personne qu'on nomme sa fille), il allait dire sans colère ce qu'il avait à dire à la personne qu'il supposait se tenir de l'autre côté de la fenêtre (et la nomma dès lors Cette personne, ou Mon ancienne fille), puis qu'il irait se coucher. Il dit donc, une seule fois, calmement, sans répéter ni justifier. La chose ne prit pas une minute, après quoi, ni volets ni bonsoir, il s'en fut au lit. Le nom de l'ouvrier bougnoule était Driss, famille Ben Shaab, né en France, de père marocain né à Tamri, (près du cap Rhir, sud-ouest de Marrakech), bourg que le soussigné a croqué de nombreuses fois d'imagination pure à partir du petit point noir figurant sur une carte trouvée de l'Afrique du Nord, sachant la chaîne de l'Atlas et le désert proches, les hommes en burnous et la vie rude, ainsi que bouts de langue arabe, souvenirs de prison, du café Chez Ali, et du compagnon d'infortune Mahjoub Ouazzani, maçon à Parentis, (et de quelques autres, oubliés, qui juraient plus qu'ils ne parlaient, et mélangeaient les langues, et le ciel de là-bas à la misère d'ici, chantant tristement des chants autrefois gais peut-être, mais les chantant désormais pour eux seuls à voix lasse le soir tombé). Et le grand-père du soussigné dormait sans doute encore du sommeil du meunier quand Driss et Lucie, après une nuit de marche, parvinrent à Presques. Tandis qu'ils remontaient le mail désert, Driss dit qu'il parlerait pour elle. Devant le haut portail de bois clouté, il vit qu'elle pleurait. Quand il voulut la consoler, elle expliqua que c'était à cause des souliers qui la blessaient. Driss secoua la chaînette de la cloche d'entrée et dit qu'il reviendrait la visiter dès qu'il aurait retrouvé du travail. Le petit guichet grillagé s'entrebâilla, découvrant une figure ronde et rouge, enchâssée de blanc. La mère du soussigné espérait encore (imagine le soussigné) que Driss n'aurait pas le cSur de dire ce qu'il avait prévu de dire, mais il le dit pourtant, ou mettons le bafouilla. La nonne dit qu'elle n'ouvrirait pas la porte tant qu'il se tiendrait là. Elle voulut croire qu'il n'aurait pas le cSur de la laisser, mais il la laissa, et la petite porte s'ouvrit dans le grand portail. Alors elle cessa à nouveau de penser et elle entra, serrant contre elle le sac de toile grise contenant son linge, une robe de rechange, son missel, quatre billets de banque et un petit sachet de farine du moulin.